

## *Caïn-caha vers... l'étranger*

**"Ce à quoi on ne peut atteindre en volant, il faut y atteindre en boitant... Il est dit dans l'Écriture que boiter n'est pas un péché"<sup>1</sup>.**

**Jean-Luc Mercier**  
*Responsable d'une équipe  
éducative au Service Social  
à l'Enfance de Paris*

**I**l n'aura pas fallu attendre longtemps pour que la Fraternité soit marquée du sceau du meurtre.

Le premier des frères tua le second. Caïn trucidait Abel.

Pourquoi ? Pourquoi ?

Question qui jaillit quand s'ouvre l'abîme du non-sens, de l'impensable, dans la tentative de saisir quelque élément de logique, quelque explication apaisante pour endiguer l'effroi de la chose interdite.

Pourquoi ont-ils tué Gandhi ? Pourquoi ont-ils tué Rabin ?

Pourquoi un hindouiste a-t-il tué un autre hindouiste ?

Pourquoi un juif a-t-il tué un autre juif ?

Pourquoi ? Ponctuation des récits de la presse quotidienne où s'étalent les dénouements tragiques des histoires familiales, de la sphère privée, comme ceux de la barbarie et des massacres qui ensanglantent le monde au nom du Territoire, de la Religion, de la purification ethnique.

L'impulsion meurtrière et sa mise en acte sont là d'emblée dans le livre de la Genèse.

F. CURTET affirme que "la toxicomanie, ça ne peut pas arriver à tout le monde. Il faut un certain nombre de conditions !"

Les conditions étaient-elles réunies pour que Caïn devienne un meurtrier ?

Le petit d'homme est supposé être éducatif.

"Mission impossible !" assurait FREUD.

Pourtant, la vie en société suppose que l'on puisse vivre ensemble. Le danger égal pour tous qu'est l'insécurité de la vie unit les hommes en une société qui interdit la mise à mort. Quelle place occupe la Fraternité dans ce pacte d'union ?

De la descendance d'Adam et Eve, l'histoire n'aura gardé que le souvenir de Caïn et Abel qui auront su faire parler d'eux. Pourquoi Seth est-il passé à la trappe ?

Marie BALMARY nous offre une piste en nous renvoyant à l'essentiel, à la lettre, au texte. "L'homme connaît Eve, sa femme. Elle conçoit et enfante Caïn et elle dit : "J'ai acquis un homme de par Yahvé. Elle donna aussi le jour à Abel, frère de Caïn".<sup>2</sup>

Dans cet énoncé, ni père, ni mère, ni fils. Eve acquiert un homme et non un fils, elle l'a de Dieu.

Le lien fraternel est premier, précédant le lien filial et parental.

Le premier mort de la création, l'est par violence, par l'acte d'un autre semblable.

Caïn est un enfant roi, un enfant divin, sans père, non institué et sans limite. Car si enfan-

<sup>1</sup> Rücher, Makamen des Harizi - in Freud. "Essais de psychanalyse". P.B.P.

<sup>2</sup> M. Balmory : La Divine Origine - Grasset

tement il y eut, il n'y eut pas pour autant filiation.

Que peut vouloir dire être père ?

"Vous connaissez les discussions savantes dans lesquelles on entre aussitôt, ethnologiques ou autres, pour savoir si les sauvages qui disent que les femmes conçoivent quand elles sont placées à tel endroit, ont bien la notion scientifique que les femmes deviennent fécondes quand elles ont dûment copulé. Ces interrogations sont tout de même apparues à plusieurs comme participant d'une niaiserie parfaite, car il est difficile de concevoir des animaux humains assez abrutis pour ne pas s'apercevoir que, quand on veut avoir des gosses, il faut copuler.

La question n'est pas là ! La question est que la sommation de ces faits - copuler avec une femme, qu'elle porte ensuite quelque chose pendant un certain temps dans son ventre, que ce produit finisse par être éjecté - n'aboutira jamais à constituer la notion de ce que c'est qu'être père, je parle simplement de ce que c'est qu'être père au sens de procréer".<sup>3</sup>

Dieu fait acte de parole ! Mais ne s'adresse qu'à Caïn.

Si Dieu agrée l'offrande d'Abel et refuse celle de Caïn, cause manifeste du meurtre, au-delà de l'apparente préférence, Abel n'apparaît que comme l'objet initiatique de son frère. Tout pourrait paraître avoir été écrit d'avance, et Caïn n'aurait été que le bras exécutant le désir de l'autre.

En effet, retournons au texte :

"Pourquoi es-tu irrité et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu es bien disposé ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite, pourras-tu la dominer ?".

Aussitôt Caïn dit à Abel : "Allons dehors" et le tue.

Caïn a de la peine, mais nulle culpabilité ! La peine qui l'envahit n'a rien à voir avec son frère mais tient au châtement qui lui est infligé.

"Sois maudit et chassé du sol fertile... tu seras un errant parcourant la terre".

Rupture, cassure, Caïn est banni. Exclu !

Seul, sans lien ni lieu, la peur l'envahit. "Le premier venu me tuera".

Yahvé mit un signe sur Caïn afin que le premier venu ne le frappât point.

C'est donc un signe dont est porteur Caïn, signe dont il est dit qu'il n'est pas stigmate infamant mais une marque qui le protège en le désignant comme membre d'un clan où s'exerce durement la vengeance du sang.

La destinée de Caïn ressemble étrangement à celle d'un autre meurtrier faisant "référence" : Oedipe.

Je ne soulignerai qu'un point. Oedipe fut un enfant trouvé dont le nom signifie pied enflé. Il avait les chevilles transpercées et attachées par une courroie. Avec lui aucun signe de reconnaissance. C'est dans son corps qu'il est inscrit.

Il n'est pas nommé, n'a ni origine, ni nom, aucun symbole qui vient le rattacher à qui que ce soit.

Ses pieds enflés étant tout ce qui lui reste de sa filiation. Nous connaissons la suite !

"Adam connut sa femme ; elle enfanta un fils et lui donna le nom de Seth".

Seth est nommé, placé (fils), et référé. La descendance s'humanise.

Qu'en est-il de la transmission et de la descendance de ces deux qui ne sont d'ailleurs pas nommés frères ?

Seul Seth apparaît dans la filiation d'Adam, nommé par lui, ouvrant la succession générationnelle des patriarches dont sera issu Noé, homme juste, chargé de mission lors du déluge.

Caïn devint un constructeur de ville. Dans ces villes s'amplifient perversion et corruption et s'affirma la violence croissante des descendants de Caïn, que le déluge a eu pour vocation d'effacer.

Pour Caïn comme pour Oedipe, il ne put y avoir transmission d'une inscription symbolique mais exhibition d'une trace menant les peuples d'Hénok comme de Thèbes au chaos.

"Le corps social joue comme le corps physique et porte les symptômes de son roi"<sup>4</sup>.

Si après le déluge, le créateur semble ne plus se faire d'illusion sur l'homme, ("les desseins du coeur de l'homme sont mauvais dès son enfance"), il souligne cependant la séparation entre la chair et le sang, le corps et l'âme, et inscrit la dimension spirituelle de l'homme irréductible à un tas de viande.

<sup>3</sup> Lacan : Séminaire - Livre III - Les Psychoses

<sup>4</sup> Freud et la faute cachée du père L'homme aux statues

Dieu accepte l'offrande faite par Abel et n'agrée pas celle de Caïn !

Dans cette scène de la jalousie et de la rivalité, par l'enjeu du don mais au-delà du don, pour Caïn la mise est de taille dans la mesure où la réponse qui lui est faite fait chavirer, non pas sa place subjective, mais sa place imaginaire par ce retour : il n'est pas tout.

Non nommé, non institué, Caïn paraît en proie à cette quête infernale de reconnaissance par la figure non humanisée et toute puissante du "Père-Créateur", et contraint au sentiment d'une permanente identité incertaine.

En lieu et place d'une parole qui fabrique et porte, une inscription symbolique lui donnant rang, Caïn porte en lui cette blessure radicale et sur son front la trace qui en est le signe, toutes deux convergeant vers ce qui sera l'héritage de ses descendants sous la forme d'une destinée qui reproduira l'acte premier : la vengeance.

"J'ai tué un homme pour une blessure  
un enfant pour une meurtrissure  
C'est que Caïn est vengé sept fois  
mais Lamek, septante sept fois".<sup>5</sup>

Et si Caïn n'avait pas tué Abel ? Je veux dire par là qu'au lieu de désigner deux êtres différents et séparés, Caïn et Abel auraient, en fait, constitué deux parts, deux faces d'un seul être.

Comme l'étymologie les nomme, Caïn - "la jalousie" aurait tenté de se débarrasser d'Abel - "la futilité".

La bête tapie, instance ainsi désignée au sein de Caïn, pourra-t-elle être dominée par lui ? Plus qu'avec un autre réel, Caïn pourra-t-il concevoir que c'est avec lui-même qu'il aura à composer ?

Cette part à la fois étrangère mais qui pourtant le constitue.

Bien qu'ayant fait couler le sang, Caïn est passé à côté du sacrifice, sacrifice de ce qui est cher, sacrifice de chair, instituant le pacte d'alliance, pacte symbolique, entre Dieu, Abraham et ses descendants.

C'est par ce sacrifice, ce renoncement, acte fondateur, où s'articulent le désir et la loi que s'ouvre pour l'être humanisé, le champ des

possibles, du possible par la voie symbolique, par la substitution qui barre la voie mortifère pour accéder à ce qui est de l'ordre de la vie. Caïn aurait-il raté sa névrose ? Pour reprendre la comparaison que FREUD établit entre le primitif et le névrosé, on peut dire que le premier agit quand le second cause. Le primitif "agit" son idée dans un acte tandis que le second inhibe son acte et le remplace par une idée.

La question de la Fraternité s'articule à partir de la question de l'altérité. Au-delà de son écartèlement entre le gage d'amour et le pacte de paix, la fraternité questionne ce qu'il en est du rapport à l'autre, étranger interne comme externe, et notamment du rapport altruicide "l'autre est l'objet d'expérience et non sujet d'existence".<sup>6</sup>

Penser l'altérité suppose donc la réalisation de la séparation.

Séparation physique et psychique, entre des personnes et des instances qui ne peuvent se mélanger, de l'intérieur et de l'extérieur, séparation du mot et de la chose, de l'humain et de l'animal ; la séparation réclame un opérateur, le père, c'est à dire l'ordre symbolique, qui ouvre à la vie par l'énoncé de l'interdit, l'interdit du retour à l'antérieur. Orphée perdit Eurydice pour n'avoir pu se satisfaire de :

"Tu ne la garderas, que si tu ne la regardes pas".

"Nous ne savons renoncer à rien. Nous ne savons qu'échanger une chose contre une autre".<sup>7</sup>

Une drôle de gamine, débordante et insupportable, qu'il faut obliger à descendre sur terre par temps de grande sécheresse et qui a l'intention, en tombant du ciel, de se promener partout en inondant par pure gaminerie : telle est Ganga, déesse du panthéon indien qui laissa son nom au fleuve.

Shiva, lorsque Ganga saute, l'emprisonne dans son chignon et ne la libère qu'à condition qu'elle soit fleuve et rien que fleuve.

Ce fleuve impétueux et capricieux véhicule l'espérance de vie que ses eaux apportent, et l'espoir dans la mort, l'ultime, qui viendra mettre un terme au cycle infernal de la répétition de la réincarnation. Entre la vie et la

<sup>6</sup> Alain BOUREGBA : "Le parent terrible"

<sup>7</sup> Freud - Essais de psychanalyse appliquée. La création littéraire et le rêve éveillé - Idées Gallimard

<sup>5</sup> Marie BALMARY

mort, chemin vers l'absolu, le fleuve ne saurait arrêter son mouvement, force nourricière tant qu'il se maintient dans ses rives, puissance destructrice dès qu'il les déborde.

Le fluide mythique décrit par FREUD comme flux pulsionnel peut être éclairé par cette métaphore du fleuve.

L'enfant tétant au sein de sa mère fait image. Evocation d'un moment de béatitude, de complétude, cette unité à deux, semblant se suffire à elle-même, s'entoure d'un mystère, inaccessible pour tout observateur. De la fécondité de cette scène mythique, intarissable source de productions, l'homme ne cessera d'alimenter ses scénarios fantasmatiques, et s'éveilleront les énigmes d'un désir qui ne cessera plus de réclamer sa satisfaction.

L'identification est la monnaie d'échange essentielle ; elle participe à la construction psychique du sujet !

Si nous ne savons renoncer à rien, en premier lieu nous ne savons renoncer à l'amour. Se partageant entre tendresse et sexualité, la relation mère-enfant est une "relation d'amour comportant la satisfaction plénière" qu'il s'agira de travestir au regard des exigences de la civilisation afin de pouvoir "sans reproches, continuer à satisfaire les désirs anciens".<sup>8</sup>

LACAN reconnaît la nature originellement imaginaire du moi. Il distingue une identification spéculaire à une image, instauratrice de l'idéal, et une identification symbolique, issue non d'une projection de toute puissance, mais d'une introjection de signifiants. Cette identification symbolique marque l'impossible d'une représentation idéale de soi, introduisant l'individu dans l'ordre de la castration, l'instituant comme sujet désirant. L'identification est une opération narcissique.

Permettant de conserver, autrement, ce que la loi commande de lâcher, elle permet le remplacement d'un choix d'objet par une modifi-

cation du moi. L'identification au père, l'émergence d'un idéal, aimer ce que l'on voudrait être soi-même est la voie qui engage le sujet dans l'affrontement répétitif et structurant de la castration.

L'identification est la force motrice du travail d'élaboration du deuil lorsque brutalement l'objet fait défaut. Elle répond à l'impérieuse nécessité d'éviter l'angoisse née d'un conflit, et qui met en péril le moi.

## ●● L'identification est la monnaie d'échange essentielle ; elle participe à la construction psychique du sujet !

Orphée, chanteur à la voix merveilleuse séduit tous ceux qui l'écoutent. Lorsqu'il accompagne les argonautes dans leurs aventures, sa voix apaise les tempêtes, elle protège à elle seule

contre le chant des sirènes, séductrices des marins. Lorsque mourut sa femme Eurydice, piquée par un serpent, Orphée, ne pouvant supporter d'être séparé d'elle, part la chercher jusque dans les enfers. Son chant fait taire le chien Cerbère et fléchit les autorités infernales qui l'autorisent à reprendre Eurydice à cette condition : qu'il ne se retourne pas vers elle avant d'avoir atteint la lumière du jour. Orphée ne saura maintenir cette distance nécessaire. Il se retourne. Aussitôt Eurydice est entourée par une nuit immense et disparaît dans une fumée impalpable, perdue pour jamais. Inconsolable, Orphée se retire dans la solitude, mais les femmes du pays se trouvant méprisées, au cours d'une orgie nocturne en l'honneur de Bacchus, déchirent son corps et en dispersent les lambeaux.

Tandis que les flots de l'Hèbre emportent sa tête, sa voix continue d'appeler Eurydice.

Orphée est dans un état de perte tellement considérable qu'il la ressent comme une perte de lui-même. L'existence d'Orphée ne paraît tenir qu'à cette conjonction "et" qui fait d'Orphée et Eurydice un tout indissociable qui éclatera dans le redoublement de cette perte, le moment de la destruction.

C'est à un mouvement qu'est appelé Orphée, mouvement de descente aux Enfers afin d'obtenir du maître des lieux la permission de conserver Eurydice. Cette permission est accordée mais un interdit la conditionne : "tu ne la regarderas pas". Pour garder

<sup>8</sup> Freud : Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci - Idées Gallimard

Eurydice, il faudra savoir ne pas regarder, détourner les yeux, porter le regard ailleurs, mais pas en ce point précis.

Dès lors pour Orphée commence l'oeuvre. Ramener Eurydice au jour afin de lui donner forme, figure, réalité. Orphée ne saura se soumettre à la loi édictée, car si son destin est de chanter Eurydice, dans le chant, elle est déjà perdue.

Pourquoi Orphée ne peut-il pas ne pas regarder Eurydice ?

"Parce que regarder Eurydice, dans l'impatience et l'imprudence du désir qui oublie la loi, c'est cela même l'inspiration.

Appel à un mouvement irrésistible comme si renoncer à échouer était beaucoup plus grave que renoncer à réussir".<sup>9</sup>

Tout se joue pour Orphée dans ce moment du regard, dans l'instant de la limite. Car cette impulsion il ne la connaît pas dans le trajet mais au moment de conclure, de l'achèvement.

Peut-être Orphée a-t-il oublié, en cet instant, qu'il n'était pas sa mère, qu'il ne possédait pas la mémoire, c'est-à-dire pouvoir contempler le passé, le présent et le futur tout à la fois.

L'identification est une pièce maîtresse dans la gestion du flux pulsionnel et la construction psychique du sujet.

Premier mode d'attachement à une personne, elle manifeste dès sa première forme, orale, une ambivalence qui s'exprime dans l'écart entre l'amour et la haine.

S'il faut s'identifier pour être viable, l'identification ne saurait cependant garantir l'issue salvatrice au drame de l'expérience de la perte, pouvant se révéler inexorablement mortifère. Elle peut tout aussi bien s'orienter vers l'expérience de la tendresse que vers le désir de suppression et peut conduire à des aberrations logiques : notamment celle de se renier.

C'est un processus imaginaire qui suppose une implication symbolique puisqu'il fonde l'être de l'un dans l'autre et qu'il faut être trois pour que l'un et l'autre ne se confondent pas dans le même.

Si en musique deux sons peuvent se mêler sans se déformer et constituer un accord,

dans l'identification il n'y a pas accord mais meurtre, meurtre de l'autre.

Or, il n'y a pas de sujet sans autre. L'identification a cette double fonction de construction et de meurtre.

L'identification sexuelle surviendra lorsqu'il y aura séparation, pour le sujet, d'avec la mère qu'il n'est pas, et reconnaissance d'un père porteur d'un nom, qu'il veut être.

La question est de savoir ce qu'il peut advenir de l'être humain quand il n'a rien pour se guider dans la direction de sa vie que les seuls repères imaginaires, livré à une tension d'excitation particulière, à la fois cause et effet, impératif absolu à l'assurance d'être encore en vie.

"Trop difficilement éduicable, il faudra convenir que concilier les revendications de la pulsion sexuelle avec les exigences de la civilisation est chose tout à fait impossible; Ce qui est en jeu, qui est essentiel et irréductible, c'est la jouissance, prenant son essor de l'interdit, se démarquant de tout contrôle ou éducation".<sup>10</sup>

L'être inassouvi va donc chercher ce qu'il va pouvoir dévorer. Mais quelle est sa place dans cet itinéraire où le sceau de sa responsabilité marquera la différence entre le parcours et l'errance.

L'humain ne peut accéder à l'entendement pur, dégagé de tout imaginaire en raison de ce qu'ils sont "fils de leurs mères, dans les ventres desquelles ils sont irrévocablement marqués, qu'elles soient saintes ou putains, du sceau de l'imagination qui les damne. Ils portent toujours les désirs de leur mère sur la figure".<sup>11</sup>

L'immaturité du petit d'homme le livre, en totale dépendance, à la compétence de ceux qui ont en charge sa vie. Vie de son corps et vie de ses pensées.

Les dangers pour l'enfant seraient qu'il soit livré au pouvoir et non à la compétence de ses parents.

Vers quoi, vers qui se tourner ?

Vers celui qui saura poser la question. Je veux dire celui qui ne pourra accepter de se

<sup>9</sup> M. Blanchot - L'espace littéraire. Idées Gallimard

<sup>10</sup> Freud : "Vie sexuelle" - Psychologie de la vie amoureuse. PUF

<sup>11</sup> Eugénie Lemoine : Le rêve du cosmonaute - Seuil 1980

satisfaire et que l'enfant se satisfasse d'un discours "bien entendu", prison de l'aliénation imaginaire. L'opérateur fait acte d'éducation.

"Il faut dans le champ éducatif, une autre intervention, celle d'un passeur, d'un messenger porteur d'un objet symbolique qui fait défaut au jeune et qui l'introduit dans ce circuit dans lequel l'enfant va s'inscrire et va échanger".<sup>12</sup>

P. LEGENDRE insistait sur les ravages d'une formulation passée dans le langage commun : famille monoparentale.

Soumis à une représentation de la famille "manchote", l'enfant, comme l'amputé, n'est pas exempt de souffrir au lieu du membre qui n'est plus.

C'est bien de et dans l'existence du triangle père-mère-enfant, au delà de la présence réelle des individus, que l'enfant va jouer et rejouer la question de son identité et de son devenir.

Se protégeant de la souffrance, inhérente à sa recherche, par l'amour qu'il suscitera et sollicitera, il tentera de maintenir l'illusion qu'il n'est plus tout seul.

Seul à sa place mais en lien à l'autre, tel est l'enjeu du soutien de son narcissisme le déroutant de l'impasse de la Toute Puissance (ou ce qui revient au même de l'absolue impuissance) par l'accès à la symbolisation.

Si il n'est pas responsable du fait d'être en vie, il l'est de ce qu'il fait de sa vie, et de ce en quoi il y est pour quelque chose dans ce qui lui arrive.

Sa capacité à investir ce qui est de l'ordre de la vie, sera en rapport avec ce que ses parents seront eux-mêmes en capacité de lui transmettre du parcours d'humanisation.

Il y aura détresse si l'enfant, et son désir, ne sont pas face à quelqu'un qui dit simplement non, mais confrontés à une figure surpuissante à l'autorité inattaquable. Contraint dans la conviction d'un dehors étranger menaçant, la haine sera son mode de rapport à l'autre, mobilisant toute énergie dans sa lutte pour sa conservation et son affirmation.

Intolérant à la petite différence, il sera cet homme qui massacre son semblable parce que son semblable ne lui ressemble pas.

D'une figure parentale humanisée, l'enfant, apaisé en lui, recevra l'encouragement à entrer dans la danse, c'est à dire à s'engager dans la dialectique conflictuelle de sa construction, garanti qu'il n'y joue pas sa peau.

De cet engagement dépendra le regard qu'il portera sur la vie, sur lui-même, sur l'autre, assuré dans ce sentiment "d'estime de soi" à défaut duquel il est difficile d'envisager ce que peut être le rapport fraternel.

"Tu aimeras ton prochain comme toi-même !".

De ce qui précède, on peut penser que plus d'un "prochain" a tout à redouter de l'Amour dont il peut être l'objet.

Ce commandement d'Amour par son aspect universel ouvre le champ du sans limite sur lequel fleurissent haine et agression.

Pourquoi la Fraternité supposerait-elle l'Amour ? Y-aurait-il à considérer que tout objet, équivalent à un autre dans l'uniformité du sentiment qu'il inspire, serait à même de susciter l'Amour ?

Erigé en loi, l'Amour serait dès lors le grand principe organisateur des rapports humains.

Pour l'homme, partagé entre tendresse et érotisme, l'Amour serait une sorte de pulsion-joker dont la source serait le coeur, une tentative de globalisation sans qu'aucun organe particulier, donc aucune source réelle ne puisse en amener le montage. L'Amour fraternel serait le travesti réussi, au regard des impératifs de civilisation, de l'impulsion meurtrière.

Il faut cependant se rendre à l'évidence "que les motifs rationnels ne sont que de peu de poids face aux impulsions passionnelles"<sup>13</sup>, et qu'il faut composer avec cet étrange paradoxe : pour échapper aux dangers de la vie, l'homme s'est regroupé en société, qui devient elle-même facteur de danger pour l'homme.

Si la loi organise les rapports entre les hommes, la Fraternité se propose comme un "autrement" dans la garantie salvatrice qu'on ne va pas se bouffer les uns les autres ni s'exterminer jusqu'au dernier. Au-delà du pacte social autorisant la vie ensemble, elle se pose comme antidote, de l'ordre de l'illusion, à la détresse de la solitude et au fait

<sup>12</sup> F. Imbert - La question de l'Éthique

<sup>13</sup> Freud : L'avenir d'une illusion. PUF

d'être mortel, fond commun du statut fraternel.

Du mythe de la création à celui de Totem et Tabou, le principe demeure le même : sauf un qui y échappe, tous les autres sont sur le même plan.

Les hommes sont mortels, n'ont pas accès à l'infini, doivent composer avec le "pas-tout".

Mais composer n'est pas chose facile, les tentatives d'y parvenir épuisant le panel des possibles, alternativement, entre la destruction et la construction, l'irrépressible du mortifère et le laborieux du maintien de la vie.

Cependant, l'homme n'est pas dépourvu de moyens et tient à sa disposition la caverne d'Ali-Baba de son inépuisable imagination.

Quelque chose le porte à l'autoconservation, à l'affirmation et préservation de son être et de son identité mais sans renoncer avec ce "en plus" qui pimente sa vie : le flirt dans la limite.

Il apparaît que c'est dans ce contexte que naît authentiquement le lien, le sentiment fraternel, éloigné de l'injonction d'Amour et de la pacification, par la constitution de ce qui est commun.

C'est probablement, dans la chose commune, dans la communauté d'expérience que se constitue le lien fraternel, de façon d'autant plus forte que la limite aura été éprouvée, que les enjeux de vie et mort auraient été présents. Pour exemple, je m'appuierai sur ce qu'a pu être la Résistance au cours du dernier conflit mondial. Les multiples témoignages, connus ou moins connus, permettent de saisir, probablement en raison du caractère dramatique et extrême de certains faits, non dénués d'une dimension humainement héroïque, ce qu'il en a été de la chose commune, de l'interdépendance des vies, et très probablement de l'épreuve de la rencontre avec soi-même.

Sans trop verser dans une idéalisation excessive, car nous savons aussi ce qu'ont été les enjeux de pouvoir et les rivalités partisans, nous ne pouvons que constater ce que l'épreuve a su créer entre ces êtres. Ils évoquent, à ce propos, la Fraternité pour rendre compte des liens qui les ont réunis. Cinquante ans plus tard, quels qu'aient été les parcours de chacun, leurs choix, leurs divergences ultérieures, demeure une fidélité, un lien indestructible et ce "au nom de..."

Il semble que c'est dans ce "au nom de..." que s'inscrit le lien fraternel, au nom de la chose vécue, au nom de ce que chacun possède en propre, pour partie de ce qui a été partagé et dont la réunion fait reconnaissance. C'est là tout simplement la définition du symbole, cette possession en commun. L'épreuve fait symbole.

La Fraternité plus qu'un lien d'amour est un lien symbolique. Elle est ce qui demeure, de surcroît, dans l'après-coup de l'événement fondateur, au nom de l'épreuve ou de la dette commune.

La chose commune, la communauté d'expérience ne s'impose pas, elle se construit, dans un rapport à l'autre, par ce qu'on y met, ce qu'on y laisse de soi.

Me revient à l'esprit à titre anecdotique la scène de ces westerns d'enfance, où indien et cow-boy font entaille dans leur bras et mélangent leur sang pour sceller le pacte fraternel dans l'après-coup d'un fait qui aurait pu être fratricide. La cicatrice est trace de ce pacte, garant au-delà de la paix des clans, de l'indestructibilité du lien et de la fidélité dans la mémoire.

La Fraternité, ne va pas de soi, n'a de légitimité ni naturelle ni organique. Comme tous liens symboliques, paternité, maternité, Fraternité, ne s'assurent pas par le lien du sang, ni par l'appartenance de fait à un clan, une classe, une catégorie sociale.

Trop souvent l'idée de Fraternité désigne dans l'usage courant du terme, un acte de solidarité d'un fort à l'égard d'un faible, d'un nanti à l'égard d'un démuné.

Notre contexte économique-social actuel semble faire davantage appel à la solidarité, librement consentie ou non, qu'à la Fraternité. La chose publique semblant perdre de plus en plus son sens dans le délitement, parce que l'effroi peut être, de la responsabilité.

Notre "res-publique" se fonde sur trois valeurs :

Liberté - Egalité - Fraternité. Généralement, elles sont considérées comme entités isolées ouvrant, pour qui veut s'y risquer, les portes du gouffre de l'Idéal libertaire, égalitaire ou fraternitaire.

"La Puissance absolue de la subjectivité universelle, qui est le royaume de la nuit,

étouffe les impatientes déterminations au petit bonheur".<sup>14</sup>

Il conviendrait plutôt de les considérer liées et non isolées, constituant une structure, une fonction, au sens mathématique du terme, donnant représentation du parcours d'un point, en fonction des variations des trois inconnues qui le déterminent. La Fraternité contraint la liberté et questionne l'égalité. La liberté individuelle est dénégative d'autrui. Sans un rapport constant de la liberté et de l'égalité, que peut-il advenir de la Fraternité ? Par ailleurs Liberté-Egalité-Fraternité ne peuvent s'envisager que par la référence au principe de limite.

Qu'est-ce qu'être libre, sinon être sujet c'est à dire soumis à la loi.

Comment penser l'égalité sans pouvoir penser la différence.

Comment vivre la Fraternité dégagée de la contrainte de tout Amour sans vivre la rivalité, le conflit à entendre comme l'expérience de la divergence, sans risquer la destruction.

De fonction d'Idéal, les valeurs républicaines peuvent devenir dès lors utopie, ce non lieu vers lequel il y a à cheminer quelle que soit l'imperfection du parcours. Boitons !

- Au commencement était le chaos ! Dieu différençia le ciel de la terre, la lumière des ténèbres, l'homme des animaux, le corps de l'esprit.

A l'origine de toute vie il y a séparation.

Il y a séparation parce qu'il y a nomination.

La nomination inscrit l'Homme dans l'ordre symbolique.

La loi des hommes, c'est de parler !

Quand l'homme ne peut parler, il agit, il tue l'autre, ou lui-même.

Sa propre partition l'autorise, tout en l'imposant, à la parole, non pas parole unique qui dévore tout, mais parole en la parole, de soi à soi, de soi à l'autre, à l'Humanité l'assurant dans son sentiment d'existence par l'expérience de l'autre.

Mais il n'est pas si simple de vivre ensemble. Quelque chose insiste comme pour affirmer qu'il y aurait toujours un motif légitime pour crier vengeance. Alors ça tue !

A travers le meurtre de l'homme, y-a-t-il danger pour le symbole ?

La caractère indestructible du symbole lève le doute, l'incertitude.

Mais à terme, est-ce si certain ?

Si l'homme est capable d'amour, il apparaît bien souvent préoccupé de se voir confirmer qu'il est aimable.

- L'expérience de l'autre autorise à se dégager d'un universalisme vide, contenant sans contenu, pour s'engager "autrement" dans l'altérité, dans un possible rapport fraternel.

Vivre ensemble, c'est l'affaire de tous.

**Berné par cette illusion  
que percevant dans un  
bouquet davantage de  
marguerites que de  
tulipes, il voit forcément  
plus de marguerites que  
de fleurs. ☹**

Face à l'universel de la dette, du sacrifice, de la solitude et de la mort, l'homme n'a qu'une alternative : faire oeuvre pour composer avec la peur ; c'est bien la peur, et notamment la peur

de mourir, qui conduisit Abraham et Isaac au parjure, à renier l'autre.

Cet autrement qui se voit, pour l'instant, imposer le conditionnel avant de s'autoriser au futur, permettrait pour le sujet d'envisager son rôle, son action, son identité, en rupture avec cette dérive qui identifie le social au champ de la pauvreté, de la détresse, de l'exclusion, tout en oubliant de rappeler à chacun, quel qu'il soit, que de ce social il fait partie.

L'évidence s'impose qu'il nous revient d'incarner cet autrement pour que s'expriment les différences, que soient reconnues et entendues les souffrances, que soient rappelées les références civilisatrices.

Pour cela, comment ne pas nous imposer cette exigence éthique, sortir d'une logique non nouvelle mais dominante : celle qui conduit à dépouiller le mot de son sens et de sa valeur, à la dévitaliser. Si la politique, l'économie, "l'air du temps", ont leurs exigences, l'éthique a aussi la sienne : "Ne pas céder sur les mots".

Un tel abandon ouvre grandes les portes aux discours les plus extrêmes dont la dangerosité et la force résident dans l'adhésion

<sup>14</sup> André Breton. Les Vases Communicants



possible à des représentations simples et simplistes mais redoutablement efficaces. Ce n'est pas là un point de détail de l'Histoire.

La partie ne saurait contenir plus d'éléments que le tout.

Longtemps l'enfant reste aveugle à cette évidence, berné par cette illusion que percevant dans un bouquet davantage de marguerites que de tulipes, il voit forcément plus de marguerites que de fleurs.

L'identification forcenée aux marguerites rend amnésique sur l'appartenance aux fleurs.

A un moment où les parents se réjouissent d'être sur le même plan générationnel que leur enfants, où les hommes deviennent des garçons, les femmes des filles, où les couples ne réunissent plus maris et femmes ou amants et maîtresses, mais des copains et copines, où les pères ont déserté la place pour que s'y substituent les grands frères, comment ne pas entendre P. LEGENDRE s'inquiéter de la débâcle du mécanisme identificatoire.

Je différencierai ici ce que j'appellerai la Fraternité spéculaire de la Fraternité symbolique, la première étant au mouvement de ressembler ce que la seconde est au mouvement de rassembler.

Faisons confiance à Eros, grand rassembleur, et gardons nous de Thanatos qui pousse à l'identification à la Figure haineuse.

"Il y a dans le champ social un délitement du pacte symbolique dont témoigne la montée de la haine dans son aspect haine du symbolique qui fait lien".<sup>15</sup>

La haine dénonce.

Puissions-nous refuser la seule dénonciation pour nous situer en instance susceptible d'engager la pensée de tous dans des scénarios d'anticipation.

Risquons cette aventure de la vie dont le prix à payer réside dans la production de représentations sur ce que nous faisons, pensons, imaginons et créons au nom de valeurs qui ne sont ni désuètes ni bêtes.

"Les utopies consolent. Elles permettent les fables et les discours. Elles sont dans le

droit-fil du langage, dans la dimension fondamentale de la fabula".<sup>16</sup>

Ce n'est pas du Même que nous avons besoin, mais qu'il soit possible de se rencontrer parce que nous partageons un langage où les mots font rencontre.

C'est une utopie ? Elle peut être direction !

Acceptons le mythe, il est organisateur.

Refusons l'au-delà de cette limite où les mots ne tiennent plus leur promesse.

"L'Amour dont l'homme a besoin, comme d'air et de nourriture, cet amour n'est complice en l'homme de rien de ce qui est meurtrier de l'homme".<sup>17</sup>

Il ne peut y avoir d'arrangements mortels.

<sup>15</sup> P. Landman : "Eléments cliniques de l'exclusion" - Article décembre 1995

<sup>16</sup> M. Foucault : "Les mots et les choses" - NRF Gallimard

<sup>17</sup> Maurice Bellet : "L'Ecoute" - EPI. DDB